

Jean-Pierre Ribat

# FRAGRANCE LILA

Éditions ThoT  
Polar



Jean-Pierre Ribat est né en 1961 à Toulouse. D'abord médecin généraliste, il devient médecin urgentiste à l'hôpital de Mantes-la-Jolie, puis consultant au centre de dépistage anonyme des maladies sexuellement transmissibles. Il est par ailleurs médecin-capitaine des pompiers et fut ainsi missionné en Haïti après le tremblement de terre de janvier 2010. Jean-Pierre Ribat est aussi passionné de rugby, de course à pied et il est le chef de chœur des Copains d'abord, une chorale de quatre-vingts personnes... *Fragrance Lila* est le quatrième opus de Marcel Fortesse. Après les trois enquêtes *Pas d'obstacle ?*, *Poussière d'anges* et *V.I.T.R.I.O.L.*, cette fois il part en quête de l'amour.

## CHAPITRE 1

*Il y aura toujours des gens pour faire leurs courses au milieu  
des bombes, valser tandis que le Titanic s'enfonce, faire l'amour  
pendant que le Vésuve entre en éruption.*

MICHEL HEYNS – *LE PASSAGER RÉCALCITRANT*

— Ça va bien, docteur ? Vous semblez soucieux.

Le silence qui régnait dans ce vaste salon aux murs en pierres de taille est brutalement déchiré par la voix rocailleuse de Jadar. En visite à son domicile, je m'étais laissé gagner par l'apathie depuis plusieurs minutes, anéanti par tous les mauvais augures que révélait son bilan biologique. Je le dévisage avec surprise, touché par sa sollicitude : c'est si rare qu'on me demande des nouvelles de ma santé. Je suis d'autant plus étonné que mon interlocuteur est un presque agonisant. D'habitude, mes patients ne pensent qu'à leurs souffrances... J'en oublie de poursuivre l'étude de ses résultats sanguins qui me parlent de sa mort prochaine.

Je croise le faisceau de ses yeux gris. Gris comme un nuage

chargé de neige. Il m'observe avec ironie. Je réalise alors que je viens de commettre une erreur d'appréciation. Ce n'était pas de la gentillesse qu'il fallait entendre dans sa question, mais de la moquerie. Alors, réflexe de la pirouette :

— Soucieux, moi ? Pas du tout ! Pourquoi m'inquiéteraient-je ? Vos analyses sont tellement catastrophiques que j'ai dû rappeler le labo pour demander si leur ordinateur n'était pas vérolé ! Vos métastases se multiplient comme des lapins frappés de priapisme ! Votre foie ressemble à celui d'un vieil alcoolique...

— Mais *je suis* un vieil alcoolique, toubib ! Vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, c'est vrai. J'avais oublié ce tout « petit » détail pendant quelques minutes. Vous voyez, je me sens un peu comme le capitaine du Titanic, la nuit du naufrage. À l'instant de la collision, il a considéré l'iceberg qui croisait sa route comme le responsable de ses soucis. Forcément, sous le choc, si j'ose dire... Et puis, peu à peu, à mesure que la situation tournait au drame, il s'est souvenu que son navire était en métal, donc tôt ou tard voué à couler, malgré l'arrogance des ingénieurs qui l'avaient décrété « insubmersible ». Votre cancer du foie, c'est l'iceberg que vous venez de rencontrer. Vous auriez pu en heurter d'autres, nommés accident de voiture, cirrhose ou hémorragie digestive. Mais à l'origine de votre mal, il y a ce désir de sombrer, contre lequel je ne peux rien.

Il semble chercher une réponse au fond de son verre de whisky. Il l'élève devant ses yeux pour que la lumière du jour le traverse :

— Nous sommes tous voués à disparaître. Je n'ai fait qu'accélérer un peu le processus inéluctable en remplissant mes godets de petits glaçons baignant dans du Jack Daniel's. Les uns flottant à côté des autres, tous ceux qui ont mouillé mes bourbons depuis que j'ai commencé à picoler doivent

représenter une sacrée montagne de glace, croyez-moi ! Ma coque a dû rouiller un peu plus vite, voilà tout. Ne vous alarmez pas, mon cher Marcel. Je suis conscient de ma mort prochaine. Je suis même résolu à décider moi-même de l'instant de ma fin lorsque le moment sera venu. Pensez-vous qu'il me reste un mois à vivre ?

Je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a posé cette question. Ne me sentant ni Dieu ni voyant extralucide, et craignant que certains soient assez naïfs pour me croire si je me mettais à parier sur l'avenir, j'ai pris l'habitude de botter en touche :

— Je ne veux pas jouer aux pronostics, je perds toujours. Je suis naturellement pessimiste. Mes patients ont la mauvaise grâce de survivre en général deux fois plus longtemps que mes prédictions. C'est vexant !

Il me regarde comme un enfant qui demande une confiserie :

— Nous sommes le 24 juillet. Je tiendrai quatre ou cinq mois ?

— À votre âge, il n'est pas raisonnable de croire au père Noël...

Il m'adresse un signe de la tête pour signifier qu'il a compris :

— Donc, si je veux pouvoir accomplir une dernière action sur cette Terre, c'est maintenant ou jamais, pas vrai ?

— ... oui. Votre ultime tableau ?

— Non ! Un voyage... avant le dernier.

— Ah oui ? Alors, ne traînez pas. Et faites-vous accompagner.

— Ben justement, je voulais vous en parler.

— De quoi ?

— Je souhaite que vous soyez mon chaperon. Quoi de mieux que de voyager avec son médecin quand on est mourant ?

L'absence de compréhension des basses réalités quotidiennes chez les grands artistes peut facilement être pris pour du foutage de gueule :

— Ça a dû échapper à votre célébrité *internationale*, mais je suis en charge de la santé d'environ deux mille patients. Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me demander d'être votre médecin traitant, nous avons signé un document qui n'était pas un contrat d'exclusivité. J'aurais dû vous le préciser.

— Du calme, toubib ! Ne montez pas sur vos grands chevaux. Je vous respecte d'autant plus que vous n'êtes pas impressionné par ma notoriété. Je vous propose seulement une escapade qui pourrait nous conduire très loin d'ici afin de m'aider à réaliser mon vœu le plus cher : dire adieu à la femme de ma vie.

Aïe ! Il a touché mon point faible. Je suis un sentimental romantique, même si je fais tout ce que je peux pour dissimuler cette... tare. Par ailleurs, je suis curieux de l'existence de mes congénères. C'est une tournure d'esprit qui a fortement contribué à me guider vers la médecine. Donc, puisque je désire maintenant connaître la suite de son histoire, je me calme :

— Je vous prie de m'excuser. Vous avez raison, je me suis emporté. Vous me racontez ?

— Elle était mon élève en peinture, mais très vite, elle est devenue ma maîtresse en amour. J'avais entrepris de l'aider à regarder le monde et les gens, à ouvrir grand ses yeux et à montrer aux autres ce qu'elle voyait. C'est bien ça, un artiste, avant tout, non ? Naturellement, nous passions de nombreuses heures ensemble quotidiennement. Elle était douée. La meilleure de mes élèves. Elle avait vingt ans, moi quarante-cinq. Je regardais cette femme avec fierté et jalousie.

— La fierté du maître, je suppose. Mais pourquoi la jalousie ? Vous étiez en pleine gloire et elle n'était rien !

Il éclate de rire :

— Mais jaloux qu'elle ait trouvé en moi un si bon professeur, voyons ! Si vous saviez combien j'ai galéré durant ma jeunesse

pour apprendre les techniques de notre art auprès de maîtres qui n'étaient que des tocards !

— Vous n'avez que plus de mérite d'être arrivé au sommet.

— Je me fous du mérite ! J'aurais préféré éviter les errances de mon début de carrière. J'ai dû passer par tous les métiers graphiques – de la BD à la réalisation de panneaux publicitaires – avant de trouver mon style et mon public. Mais Lila semblait d'emblée savoir où son art devait la conduire. Sa peinture était faite de jaillissements énergiques et de recherches d'harmonies au sein du chaos. Je n'avais jamais rencontré une telle maturité chez une gamine. Je ne lui ai appris qu'une chose : avoir confiance dans son trait à main levée, sans appui ni modèle. C'est mon seul mérite...

— Vous me donnez envie de voir ses œuvres...

Je perçois de l'amertume dans son sourire lorsqu'il me promet :

— Vous en verrez... si vous acceptez de me suivre dans mon périple.

— Vous l'avez aimée et elle vous a quitté lorsqu'elle n'a plus rien trouvé à apprendre de vous, c'est ça ?

— Mais pas du tout ! Sortez de vos poncifs misogynes, docteur ! Notre histoire a commencé après des heures et des jours de travaux communs sans arrière-pensées. Vous savez ? Ce fut comme quand on porte son attention sur un objet familier et qu'on l'observe avec le sentiment d'une première fois. Pourquoi ce jour-là l'ai-je regardée autrement ? Une lumière propice qui m'a révélé sa beauté pourtant évidente ? Le fugace désir de combler le vide de mon existence avec une vie fraîche et joyeuse ? Tout ça à la fois certainement, et bien d'autres raisons encore, plus obscures... En percevant mon changement d'attitude à son égard, elle s'est sentie autorisée à me faire comprendre qu'elle me désirait aussi. Il ne lui a fallu qu'un battement de cils pour cela.



Ma parole d'honneur, en me livrant ses sentiments, il irradie de tendresse, comme éclairé d'une lumière intérieure. Je le trouve presque beau ! Mais la grâce le quitte dès qu'il poursuit :

— Or à mesure que cette jeune femme se transformait en amoureuse, j'aurais dû changer moi aussi. Renoncer à l'alcool avant tout, puisqu'auprès d'elle je recommençais à croire au bonheur. Mais j'ai continué à crier, à casser des chaises et des verres, à ricaner de tout. Je jouais le blasé, le cynique. Pourquoi ? Parce que je ne me suis jamais aimé. Alors comment l'aurait-elle pu, elle ? Je pensais que je ne méritais pas un tel cadeau de la vie. Sachez-le : je n'ai pas fait que des choses propres dans mon existence. J'ai piqué des idées à des artistes qui sont restés obscurs alors que moi, grande gueule et provocateur, je suis monté au sommet. La célébrité, ça ne tient pas qu'au talent. C'est avant tout un art de se vendre. C'est de la com'. Et pour ça au moins, j'étais doué !

Son visage s'assombrit de plus en plus alors qu'il déroule l'histoire de sa vie :

— Alors, de fanfaronnades en beuveries, insidieusement, puis de plus en plus souvent, j'ai vu apparaître sur le visage de ma belle les grimaces de l'ennui et du dégoût. J'ai continué à déconner jusqu'à ce que je découvre un matin, au retour d'une bordée, notre appartement vide. Elle n'a plus jamais donné signe de vie. Et je pense à elle tous les jours. Arrivé au terme de ma route, je désire lui demander pardon, pour la première et la dernière fois.

Il pleure. Le grand artiste mondialement connu, mal fagoté dans une robe de chambre élimée laissant déborder un ventre distendu par la cirrhose et péniblement soutenu par des jambes de serin anorexique, redevient un être humain.

Vite ! Afin de ne pas me laisser aspirer dans le trou sombre de sa tristesse, je dois inventer une idée-parachute. J'ai appris

avec le temps à me maintenir à courte distance de l'émotion. Pas trop loin pour la ressentir quand même. Je me nourris de ce genre de vibration. Mais je ne veux pas chialer ! Je finirais déshydraté chaque fin de journée ! Alors dans l'urgence, il me faut trouver une question incongrue. Tiens par exemple : est-ce que les larmes d'un buveur de whisky ont un goût de malt ? Allez, creuse le sujet, mon Marcel, jusqu'à ce que l'autre essuie ses yeux. N'empêche que je sens un nœud dans ma gorge. C'est tellement désarmant, un homme qui montre son chagrin...

Il a plongé son visage dans ses mains ouvertes et reste un bon moment ainsi, dans une attitude de recueillement. Je n'ose l'interrompre. Enfin il se redresse, tournant vers moi un regard de chien battu :

— Vous croyez en un dieu ?

Surpris, je hausse les épaules :

— Certainement pas ! J'aurais trop de reproches à faire au créateur de ce monde !

Il sourit avec compréhension :

— Dieu n'est pour rien dans les malheurs sur Terre. Ce sont les hommes comme moi qui font le mal, librement.

Je l'écoute avec surprise. Le personnage public, hyper médiatisé qu'il est ne concorde pas avec l'image d'un croyant. Il continue :

— J'ai le désir de croire que je pourrais être meilleur que je ne le suis. Que le rachat serait possible. Toute proportion gardée – je ne me prends pas pour le Christ, rassurez-vous –, je suis en route vers mon Golgotha. Ma fin est proche. Je vais vous faire une confidence qui devrait vous plaire : j'ai toujours été marqué par cet homme, Simon, qui vivait à Cyrène. Les soldats romains le forcèrent à aider à porter la croix de Jésus parce que celui-ci ne cessait de tomber sur le chemin de son martyre. C'est comme ça que je vois le corps médical : l'Homme

qui aide l'Homme. Alors pour tenir encore un peu debout, pour me rassurer sur ma peur de souffrir et si nécessaire pour me gratifier d'une dernière étincelle d'énergie lorsque j'aurai décidé de mourir, j'ai besoin de vous, docteur.

Je suis un mécréant, mais pas insensible aux histoires qui sont devenues des mythes. J'aime celle de Simon de Cyrène, anonyme contraint de sortir de la foule pour atténuer les souffrances d'un supplicié :

— Je vous prescrirai de la morphine pour votre voyage.

— Si je vous montre Lila, peut-être accepterez-vous de me suivre ?

— Vous avez des photos d'elle ? Ah oui, je veux bien voir à quoi ressemble cette petite merveille !

— J'ai mieux que ça... des tableaux. Suivez-moi.

Il me précède à pas lents vers les hauteurs de sa vaste maison. C'est une belle demeure ancienne, haute de trois étages, située dans un petit village tranquille du Vexin, Fontenay-Saint-Père, près de Mantes-la-Jolie.

Trois fois, il manque de tomber dans les escaliers et je dois le rattraper. Malgré les tremblements de ses mains, il parvient à ouvrir une porte sous les combles avec une clé pendue à son cou par un cordon rouge noirci de crasse. Il pénètre dans une salle sombre et enclenche un interrupteur. Une lumière blanche inonde la pièce qui révèle des dimensions importantes. Sur au moins quarante mètres, les murs sont couverts de tableaux de toutes tailles représentant un sujet unique : une femme. Portraits en pied ou de son seul visage, isolée sur un fond neutre ou entourée d'objets ou de personnages hétéroclites, nue ou habillée. Tous les styles ont été exploités, depuis la peinture naïve jusqu'au modernisme le plus déstructuré. Trois kakémonos fixés à la poutre maîtresse cloisonnent l'espace de longs pans de papier verticaux, la représentant en geisha. Son image

se reflète à l'infini, créant un effet hypnotique : des cheveux châains aux reflets roux tombant en torsades sur un petit visage aux traits fins, des yeux vert-brun – le gauche plus vert que le droit –, un regard énergique, un sourire franc et charmeur, des seins pommelés aux tétons dardant vers le spectateur, un petit cul d'adolescente qui aurait su ne pas tomber sous la dépendance des drogues dures (Coca-Cola et Nutella), des jambes longues et fines, je ne sais où donner du regard pour me repaître de tant de grâce et de sensualité.

Jadar m'observe, narquois, alors que je tourne sur moi-même comme une boussole affolée. Mais en croisant son coup d'œil, je comprends ce qui bride mon enthousiasme : cette ironie grinçante, caractéristique du personnage, qui le pousse à peindre un détail altérant l'harmonie de ses toiles, comme s'il combattait l'idée d'une beauté parfaite. Un nez busqué, une bouche de travers, un regard divergeant. Il sème des cailloux dans les chaussures de ses spectateurs. La perfection n'existe donc pas en ce bas monde pour mon hôte.

Influencé par cette idée qui règne sur sa peinture, je me dis que cette fille est sans doute le modèle rêvé : belle, mais la tête vide, capable de rester des heures immobile sans qu'une pensée n'altère ses traits réguliers. Mon patient, probablement lassé de mon silence, reprend la parole. Il me raconte, le regard perdu dans ses souvenirs, un sourire aux lèvres :

— Elle m'observait sans cesse lorsque je peignais. Je n'avais qu'à lui montrer une seule fois une nouvelle technique pour qu'elle la retienne et l'améliore. Je ne sais pas lequel de nous deux a le plus appris à l'autre.

Puis, soupçonneux :

— Vous ne la prenez pas pour une cruche, j'espère ?

Je prends un air offusqué pour mentir :

— Mais pas du tout, voyons !